

Le temps comme catégorie géographique

Lidia MESCHY

« Un mot encore : nous autres paysans nous savons qu'il faut faire du temps son allié ; du temps qu'il fait, bien sûr et d'abord, mais aussi du temps qui passe. Pour nous, l'heure de l'intensification dictée par la rationalité technique est loin d'être arrivée partout. Pour vous, il faut la préparer et apprendre à l'entendre quand elle sonne. »

Paul PELISSIER

« Le paysan et le technicien : quelques aspects d'un difficile face à face »
(1979 : 8)

« Les systèmes agraires subissent, dans leur fonction productive, deux ordres de contraintes physiques, liées à l'espace disponible et accessible d'une part, au temps utilisable pour les travaux agricoles, de l'autre. La géographie s'est surtout attachée aux premières. »

Gilles SAUTTER

« Une enquête exemplaire : l'emploi du temps agricole en pays Zande »
(1975 : 73)

Soit le rapport triangulaire espace-temps-homme : l'homme peut être défini comme médiateur qui socialise l'espace et le temps, ou comme créateur de l'un et de l'autre. L'enchevêtrement des apparences contraint d'aborder la réalité de plusieurs façons : si certaines activités de l'homme se manifestent dans l'espace, toutes ne le font pas durablement, plusieurs ne s'y matérialisent même pas, et par ailleurs les déterminations humaines sur l'environnement ne proviennent pas uniquement du travail au sens économique du terme. Certes, les hommes cultivent et bâtissent, mais c'est le temps qui œuvre au paysage.

Pour les sociétés agraires, le temps qu'il fait détermine largement le temps de faire, et la technologie, aussi perfectionnée soit-elle, n'est pas encore parvenue à libérer les agriculteurs de ce rapport temporel astreignant leur production, partant leur niveau de vie. La mécanisation et le génie biologique s'efforcent, entre autres, d'accélérer le rythme de la production afin de l'affranchir au maximum des aléas météorologiques. Cette libération est recherchée par toutes les sociétés rurales et sa réussite dépend de nombreux facteurs : rendement, coût, implications historiques, perspectives d'avenir, satisfaction des hommes, impact sur le milieu physique... En outre, l'analyse géographique elle-même est imprégnée de la conjoncture de son

époque : les voyageurs du temps des sabliers et des voiliers décrivaient le climat et les plantes cultivées sur la terre africaine ; ceux du temps de l'avion étudient le rendement du maïs selon des besoins théoriques, estimés en calories par homme et par jour. Le changement fondamental des valeurs attribuées au temps, — du temps, bien abondant, qu'il convient d'employer pour produire au temps, bien rare, qu'il faut ménager et condenser — influe-t-il notre perception du temps des « autres » ?

La revue des travaux consacrés au temps en Afrique révèle la progression de l'intérêt porté au sujet et l'évolution des méthodes de recherche. En 1968, l'ORSTOM édite un cahier spécial intitulé « Le temps et le développement » (M. AUGE *et al.*, 1968), qui, tout en dénonçant les visions tendancieuses et utilitaristes, reflète bien la mutation entre *le temps des Africains vu par les Européens pour les Européens* et la recherche d'un temps spécifique à une société étrangère, désormais totalisée de l'intérieur. La réflexion sur le temps n'a plus pour seul but d'accroître le rendement du travail dans les plantations et les mines, et les chercheurs évitent le piège des comparaisons fondées sur le jugement de valeur.

Au début des années soixante, des enquêtes menées au Cameroun (J. GUILLARD, 1965), au Zaïre (Cl. HUYSECOM-WOLTER, R.E. de SMET, 1972), et en Centrafrique (M. GEORGES, M. GOUET, 1961), complètent le travail de P. de SCHLIPPE (1956), pionnier de recherches sur les aspects temporels et sociaux des activités agricoles. D'une qualité inégale, ces études apportent des renseignements à foison, dont certains, concernant notamment le travail féminin, sont depuis peu compris par un large public. C'était la période d'enthousiasme, où les informations, même à l'état brut, étaient des découvertes !

Si les retombées de ces travaux furent importantes du point de vue scientifique, leur influence sur le plan pratique est restée, somme toute, assez limitée. Il semble, avec le recul, que l'organisation du temps ait été négligée le plus souvent pour éviter... « la perte de temps » aux responsables des programmes d'aide au développement. Comme l'a souligné J.-P. RAISON, lors du colloque de Ouagadougou (1979), dans la plupart des cas, le temps imparti à la mise en œuvre des projets était une denrée plus rare que l'argent.

Aussi bien en agriculture qu'en élevage, les objectifs productivistes primaient sur l'intérêt des hommes et ce malentendu devenait flagrant dès l'exécution des projets, trop souvent conçus comme s'il s'agissait d'aménager une terre neuve, ou dans le meilleur des cas, prévoyant tout sauf « le grain de sable ». L'idée de la conversion des paysans en entrepreneurs modernes était d'autant plus omniprésente, que les systèmes agraires vus sous le seul angle de *la misère technologique*, paraissaient élémentaires et, de ce fait, facilement modifiables. Pourtant, les études des terroirs montraient bien déjà que les techniques, rudimentaires sur le plan de l'équipement, s'accompagnaient d'une grande complexité d'organisation destinée à maîtriser des contraintes biologiques. Si l'outil cassé se répare, le jour propice aux semences est unique : cette dimension biologique est bien chrono-dépendante, mais peu visible pour ceux qui jugent le degré de mécanisation. Ainsi en agriculture, c'est moins la quantité des précipitations qui compte que leurs durées et leur répartition dans le temps : ces valeurs, extrêmement variables, confèrent aux activités des paysans un caractère à la fois aléatoire et impérieux.

Dans les mêmes années, parallèlement à la découverte géographique de temps propres à l'Afrique, l'importation des montres progresse sur tout le continent. Ces montres mécaniques, ambassadrices du règne de la machine en Europe, pénètrent les campagnes africaines pendant que les pays industrialisés préparent le lancement des montres à quartz, prémices d'une nouvelle époque dont l'enjeu ne sera plus le temps de travail, mais celui des loisirs. Le cadran avec les aiguilles permettant de suivre la marche du temps est remplacé par un affichage numérique, symbole d'une culture « post-industrielle » ; à peine effleurée par l'ère des machines, l'Afrique affronte celle des codes.

S'il est encore prématuré d'établir un pronostic quant à l'étude des temporalités dans la recherche géographique actuelle, elle semble discrète, comme si après avoir livré ses secrets dans les années précédentes, la catégorie du temps ne soit qu'impar-

faitement située entre le quantitatif et le qualitatif (G. SAUTTER, 1981). Les chercheurs n'enquêtent plus sur son emploi sans courir le risque d'aboutir à un résultat de « déjà vu », d'autant plus que la méthodologie, bien rodée, peut s'appliquer à tous les cas relevant d'un besoin pratique. L'estimation de la productivité selon le temps de travail, pour intéressante qu'elle puisse être localement, demeure peu opérationnelle dans les études comparées, lorsque d'autres facteurs ne sont pas répertoriés et mesurés. De même, le temps passé aux champs et les rendements à l'hectare ne sont pas proportionnels. Les socio-économistes tentent de pallier ces imprécisions en calculant l'indice de productivité sur la base de calories nécessaires à l'homme et de celles contenues dans ses récoltes (Ph. BERNARDET, 1978), mais cette méthode, utile pour déterminer les zones à production excédentaire ou déficitaire, ne remplace nullement l'étude de l'organisation du temps. En effet, seul l'emploi du temps indique la disponibilité d'entreprendre de nouvelles activités, les goulots d'étranglement conditionnant parfois le niveau de vie, le partage social des occupations, et les points faibles d'un système de production. La décongestion des périodes surchargées ou la compression des activités absorbantes peuvent s'obtenir par des améliorations diverses. Contrairement aux périodes précédentes, la recherche agronomique est capable d'apporter la réponse à la plupart des problèmes d'ordre technique, mais la méconnaissance des acquis propres des ruraux et les défaillances de transmission du savoir-faire restent la pierre d'achoppement des interventions dans les campagnes.

Est-il légitime de supposer que leurs effets auraient été meilleurs si, au-delà des arguments économiques, ces actions avaient assuré aux paysans un bien auquel ils semblent tenir autant que nous depuis peu, c'est-à-dire, davantage de temps ?

Difficile de répondre sans savoir quelle valeur les Africains accordent au temps, et quelle est leur faculté d'en disposer en fonction de divers types d'activités. A défaut d'évaluations précises, les avis restent partagés : temps-dénrée rare, ou au contraire, le plus grand gisement insuffisamment valorisé ? La confusion est grande, car d'une part, toute généralisation paraît hasardeuse, tant il est vrai que les situations varient au niveau même d'un village, et d'autre part, la divergence d'opinions est confortée par le rythme saisonnier des travaux allant du sur-emploi au sous-emploi. En arrière-plan de cette opposition se dessine l'héritage de la perception européenne du temps, acquise au cours de deux époques historiques. D'abord, sur le constat de la faible rentabilité de l'heure de travail dans les entreprises coloniales, on juge les Africains inaptes à fournir un effort soutenu (les clichés importés par ceux qui n'ont pas vu les paysans dans les champs — arbre à palabre, marchande de menus légumes — ont-ils quelque responsabilité dans cette vision partielle ?). Ensuite, lorsque la connaissance du milieu rural progresse, on s'aperçoit que les paysans exécutent un travail important, et il n'est plus question que des surcharges, du surménagement, des heures de puisage ; en somme, le temps devient un bien rare, et les nuances s'estompent dans l'ardeur du combat des erreurs passées.

Cependant, s'il est vrai que le temps est aujourd'hui singulièrement valorisé, ce n'est pas uniquement la conjoncture intellectuelle qui donne raison aux partisans du temps rare : la balance actuelle entre adultes actifs et jeunes inactifs penche du côté de ces derniers sur tout le continent, et ce nouveau rapport diminue progressivement le potentiel du temps productif. Mais nous en savons encore trop peu pour rendre obsolète la réflexion faite en 1965 par J. GUILLARD (1965 : 326) : « Rien en effet ne semble plus variable, moins soumis à une loi précise que l'activité du paysan africain. », et par voie de conséquence, traiter le temps à l'échelle du continent paraît une gageure. Pourtant, peut-on déclarer une question « hors la loi », tout en sachant que son caractère anarchique n'est qu'une apparence, qui s'appelle autrement variabilité ? Contraignante pour un chercheur, cette variabilité signifie peut-être, que le temps est capable de compenser les défaillances de facteurs moins souples, moins contrôlables, tels espace ou climat. Traduisant la subordination de l'homme à la nature, l'organisation du temps révèle aussi sa capacité de maîtriser les différentes étapes de la production. Faut-il réviser l'habitude d'utiliser les résultats d'investigation sur le temps, en premier lieu comme moyen d'analyse d'un système, et non comme facteur inhérent et agissant qui a sa propre place dans le processus de pro-

duction ? Le simple fait qu'une activité annule l'accomplissement d'une autre signifie à terme que la stratégie de la production est liée à la tactique de l'utilisation du temps. C'est à ce niveau qu'intervient la difficile articulation entre le temps absolu et le temps individuel ; quatre heures dont dispose une personne n'ont pas la même valeur économique que deux heures disponibles chez deux personnes. Le problème, déjà complexe à l'échelle des unités, devient insoluble lorsqu'il s'agit de multitude.

Espace-temps-élevage : consommation ou valorisation ?

Les ruraux vivant dans le cycle régulier des saisons modifient leur organisation du temps, le plus souvent lorsque celui-ci est perturbé de façon durable. Les sociétés touchées par les sécheresses dans le Sahel en sont la preuve la plus frappante : l'élevage peul du Sénégal a subi ainsi une transformation profonde en moins de dix ans. Les nombreux pasteurs ont un nouvel emploi, leurs femmes cultivent, et l'encadrement lui-même délaisse la production animale pour rationaliser l'agriculture. Dans l'ouest du Ferlo, les sécheresses de 1983-1984 furent moins catastrophiques que les précédentes, du fait que les éleveurs ont su organiser rapidement la transhumance du bétail vers le sud. O. TOURE (O. TOURE, J. ARPAILLANGE, 1986 : 58) parle d'un « véritable exode » et des campements totalement déserts. Déjà en 1972-1973, les Peuls qui réussirent à disperser à temps les animaux sur des parcours différents, en sont sortis indemnes, par contre les troupeaux des petites familles accrochées à leurs pâturages habituels ont subi des pertes (C. SANTOIR, 1976). Cet exemple illustre l'importance vitale de la disponibilité et de l'organisation du temps pour l'élevage, mais en outre, il conduit à réfuter l'emploi du terme « espace à haut risque » pour des zones pastorales, car il attire par trop exclusivement l'attention sur le milieu, pendant que la notion de risque s'apparente davantage aux activités que l'homme choisit et assume. Le milieu ne présente aucun péril, tant que l'homme ne s'y implique pas, par contre l'élevage et l'agriculture sont risqués, et ceci partout (les éleveurs français et américains, pourtant bien encadrés, sont néanmoins lourdement touchés par les avatars climatiques). Lorsque de telles activités sont menées par des sociétés fortement dépendantes du milieu naturel, le temps disponible est aussi un facteur de sécurité. Cela est surtout vrai pour des éleveurs exploitant, grâce à leur mobilité dans le temps et dans l'espace, des régions qui sans eux, et en absence des capitaux, ne seraient pas utilisées. L'élevage limité dans ses mouvements en raison de l'insuffisance de main-d'œuvre, ou perturbé dans ses parcours suite à l'incursion des agriculteurs, est en effet, souvent responsable de la dégradation de la couverture végétale. Mais il faut aussi reconnaître qu'il est le seul moyen de valoriser ces contrées désertées, par l'intermédiaire des animaux, capables de transformer l'herbe inutile pour l'homme en protéines parfaitement assimilables.

Parfois le temps devient un véritable atout économique, comme en témoigne le commerce caravanier, qui défie sur de grandes distances la rentabilité du trafic moderne. N'ayant d'autres frais que ceux de la vie courante, les caravaniers profitent de la différence des prix entre les céréales et le sel dans le nord et le sud, grâce au troupeau qui s'autoreproduit et dont l'entretien — à condition de trouver quelques pâturages — ne coûte que peu.

Le temps disponible n'a pas, dans l'absolu, un grand intérêt pour les éleveurs qui doivent compter sur le nombre de bras actifs. Le besoin de main-d'œuvre a souvent un effet retardateur sur la fondation des foyers, bien que ce fait traduise parfois l'incapacité d'assurer aux enfants un fonds matériel — terre ou bétail — indispensable à leur émancipation. Si l'émancipation tardive des enfants est fréquente chez les éleveurs et grands planteurs, une famille nombreuse, établie sur une petite parcelle, accepte mal par contre, la présence prolongée des aînés à la maison.

Dans l'effondrement des systèmes d'élevage du Sahel, la rupture entre le passé et le présent est brutale, mais les sociétés rurales ne se modifient pas uni-

quement dans une situation de crise aiguë. Avant que les sécheresses aboutissent à créer des véritables spasmes sociaux polarisent l'attention des africanistes sur les stratégies d'urgence, leur intérêt allait souvent vers des régions densément peuplées, où le rapport tendu entre l'homme et l'espace menace l'équilibre économique et écologique. Le temps condensé par accélération des événements sous la pression de la croissance démographique y était considéré comme un allié, laissant saisir le cours de l'évolution et analyser les phénomènes qui échappent dans d'autres circonstances à l'observateur.

L'agriculture : relation ambiguë de l'espace rétréci et du temps dilaté

L'Afrique interlacustre est densément peuplée de longue date, mais si les hommes y vivent autrement depuis qu'ils sont plus nombreux, cette évolution n'est ni spectaculaire, ni facile à comprendre. L'existence de données chiffrées comble imparfaitement cette lacune car, bien que leur comparaison reflète le changement, il reste encore à déduire comment il est advenu. Cette tâche est particulièrement ardue, du fait que l'organisation du temps se prête mal aux recherches rétrospectives. La méconnaissance du passé infirme la projection dans l'avenir, et la prévision logique, fondée sur les seules données conjuguées au présent, ne se vérifie que partiellement.

Par exemple, on suppose dans le cas d'une déficience spatiale — lorsque les terres manquent et peu de solutions viennent de l'extérieur — que les modifications survenant se répercutent sur l'emploi du temps. S'il est difficile d'ordonner les événements chronologiquement, on s'attend à l'épuisement de toutes les réserves foncières, à la transformation de la physionomie des champs et à l'accélération de leur exploitation. Les tentatives de multiplication de l'espace sont complétées par des améliorations qualitatives des travaux agricoles, et parfois, l'effort pour gagner un peu du temps propice à la culture se porte sur le choix d'espèces végétales à cycle de vie court. Ainsi, pour répondre aux besoins croissants, les agriculteurs amortissent la chute de production résultant d'une baisse de la superficie cultivée par tête d'habitant, en agissant simultanément sur l'espace et le temps : ces tentatives se traduisent globalement par une augmentation des heures passées aux champs. L'intensification du travail par l'unité de surface se fait aux dépens des autres activités, mais certaines étant incompressibles, on arrive à un seuil critique où l'insuffisance de terre s'accompagne d'une réorganisation du temps, qui commence, lui aussi à manquer.

Au Rwanda, où il est possible de cultiver toute l'année depuis la mise en valeur des vallées marécageuses, on pourrait s'attendre à une progression des occupations inversement proportionnelle à la taille de l'exploitation, et ceci jusqu'à la saturation du temps de travail. Il s'agit d'une société peu touchée par l'urbanisation, ce qui la rend peut-être non représentative d'autres régions, mais intéressante par l'absence des éléments altérant les phénomènes purement ruraux. Avec une densité agricole de 650 habitants au km², une colline-terroir est occupée en permanence par des cultures diversifiées et associées : les récoltes et les semis se chevauchent, les labours s'étalent sur onze mois de l'année, et les sarclages se multiplient. Dans ces conditions, les familles débordées de travail devraient, en principe, être nombreuses. En réalité, parmi celles que j'ai pu étudier en 1970 aucune n'atteignait le plein emploi journalier. Pour compenser l'aspect conventionnel du critère du plein emploi, il faut faire appel à une autre référence, par exemple, l'idée que ce groupe a, lui-même, de l'évolution de ses activités. En admettant qu'ils consacrent de plus en plus de temps aux labours et sarclages soignés des champs, les paysans évoquent cependant de nombreuses corvées qu'ils accomplissaient jadis en plus de leurs tâches habituelles. C'est à se demander, si les paysans rwandais — toute intensification agricole bien considérée — ne travaillent pas moins !

Dans l'impossibilité de distinguer la part des impressions et des faits, et sans pouvoir reconstituer l'emploi du temps passé, la seule méthode, aujourd'hui possible, consiste à vérifier si l'emploi du temps varie selon la taille des exploitations, en comparant les familles cultivant entre 40 et 60 ares sur la colline densément peuplée, et les familles établies sur deux hectares dans un paysannat étudié par V. SILVESTRE (1974). On constate avec surprise, que les « grandes » exploitations, organisées dans le but d'améliorer le niveau de vie par l'agriculture intensive, laissent aux hommes autant de loisirs que les petites. Cela ne nous aide guère à déterminer le type d'exploitation davantage affectée par la saturation du temps !

En poursuivant la recherche du temps saturé, on découvre que les techniques agricoles sont, elles aussi, identiques dans les deux cas. Par contre, le revenu annuel dans le paysannat est environ deux fois plus élevé. Cette différence substantielle est liée davantage à la culture obligatoire du café, qu'à l'exploitation de superficies plus vastes, la fertilité des sols étant meilleure sur la colline densément peuplée. Et c'est justement le café — ou plus exactement, le goulot d'étranglement provoqué par sa récolte — qui nous met en présence d'un fait atténuant quelque peu le paradoxe du sous-emploi sur les parcelles-vitrines d'intensification planifiée : la main-d'œuvre salariée y est systématiquement employée, pour le café, mais aussi pour les labours et les semis. La situation n'est pas pour autant plus simple, un paradoxe en chassant un autre : pourquoi les paysans, sous-employés onze mois par an, déboursent de l'argent, qui leur est précieux, pour payer des ouvriers ? V. SILVESTRE (1974 : 277) montre que cette opération est économiquement rentable, et que en réalité les paysans n'ont pas d'autres solutions à défaut de techniques permettant d'économiser le temps, ou tout au moins, de mieux l'aménager. La décongestion de la surcharge ponctuelle relève d'un choix politique : pour un pays à forte population, la création de l'emploi, et il s'agit bien de cela pour les ouvriers agricoles, est une solution tout aussi acceptable que l'introduction d'outils performants.

Pour revenir aux petites exploitations, leur comparaison avec le paysannat, où l'on pourrait s'attendre à une certaine « extensification » du système, vu la liberté d'initiative laissée aux paysans, n'a pas confirmé, par la preuve du contraire, que l'intensification agricole est strictement dépendante de la superficie cultivée. Par contre, le sous-emploi et la faible demande de la main-d'œuvre sont à mettre en parallèle avec la diminution d'espace libre, restreint au point de limiter la diversification des activités. Au début des années soixante-dix, le terroir étudié était marqué par le désœuvrement des hommes, évoquant un stade « post-saturé » de l'organisation du temps. C'est seulement plus tard, lorsqu'il m'a été possible de situer quelques petits incidents observés sur le terrain dans un contexte plus vaste, que j'ai pu nuancer le rôle du blocage spatial par les effets du blocage social. Le fait que les tentatives spontanées de planter quelques légumes, inconnus des voisins, se terminaient invariablement par les arrachages nocturnes et anonymes, perd son aspect accidentel lorsqu'on voit ces tomates, oignons et choux, naguère traités avec si peu de respect, sur tous les marchés du pays. Loin d'être une simple affaire des malfaiteurs, il s'agissait, en effet, d'un conflit entre conservateurs et innovateurs.

Lors de mon séjour au Rwanda, le souci majeur dans le paysannat était l'argent, alors que sur la colline densément peuplée les familles se plaignaient de n'avoir ni argent, ni assez de terre à cultiver, mais personne ne disait que le temps lui manquait. Il me fallut chercher loin l'exemple d'une société se déclarant elle-même bloquée par le temps.

**Du champ au jardin,
de la vache à la chèvre, la miniaturisation
est « chronophage »**

En Haïti, où les densités agricoles égalent celles du Rwanda, les minuscules jardins portent en permanence plusieurs dizaines d'espèces cultivées ; leur aspect, rap-

pelant la forêt tropicale, cache le fait que rien n'est ici laissé au hasard. Leur entretien est si absorbant, que les paysans valorisent peu les champs situés à l'écart de la maison ; ils leur consacrent les « chutes » du temps voué aux parcelles nourricières. Dans l'île à superficie restreinte, la terre de ces champs peu et mal cultivés s'en va à la mer : « les pierres y poussent » disent les paysans. En l'absence d'un emploi du temps précis, seuls les faits que toute l'année le jour du travail dure de 6 à 18 heures, et que 50 % des enfants de 10 à 14 ans sont actifs, font penser qu'il s'agit peut-être là d'une réelle saturation du temps (Y. GUIAVARCH, 1978). Dans la misère généralisée, ce sont encore ces petits jardins qui permettent le plus sûrement d'échapper à la sous-nutrition, et leur situation, peu optimiste, n'est pourtant pas tragique, car les moyens de l'améliorer sont simples du point de vue technique. P. GOUROU en parle dans son livre « Terres de bonne espérance, le monde tropical » (1983 : 377-379) : « le paysan haïtien n'a d'ailleurs pas d'autre instrument de travail que la machette ; les houes sont rares ; la fumure est exceptionnelle ; les Haïtiens donnent à leur système agricole le nom évocateur de « grappillage » (*ibid.* : 378), cependant : « le niveau de consommation de ses habitants s'améliorerait sensiblement si les techniques d'encadrement étaient plus efficaces et les aides extérieures mieux employées » (*ibid.* : 377).

Sahel, Rwanda, Haïti, exemples différents, mais dans chacun le temps joue un rôle capital et demeure porteur d'espoir. Le but de cette réflexion sommaire se résume en un appel tout aussi bref : et si nous parlions du temps... Ni tout à fait présent ni totalement absent dans les travaux des géographes, le temps est-il réellement insaisissable, ou est-ce seulement un sujet fastidieux et résistant ? Un seul constat paraît irréfutable : lorsque l'espace est dégradé, restreint ou pauvre, le temps parvient à le compenser — reste à savoir où, quand, et comment ? Après avoir tant et si bien travaillé sur l'aménagement de l'espace, ne laissons pas en friche l'aménagement du temps.

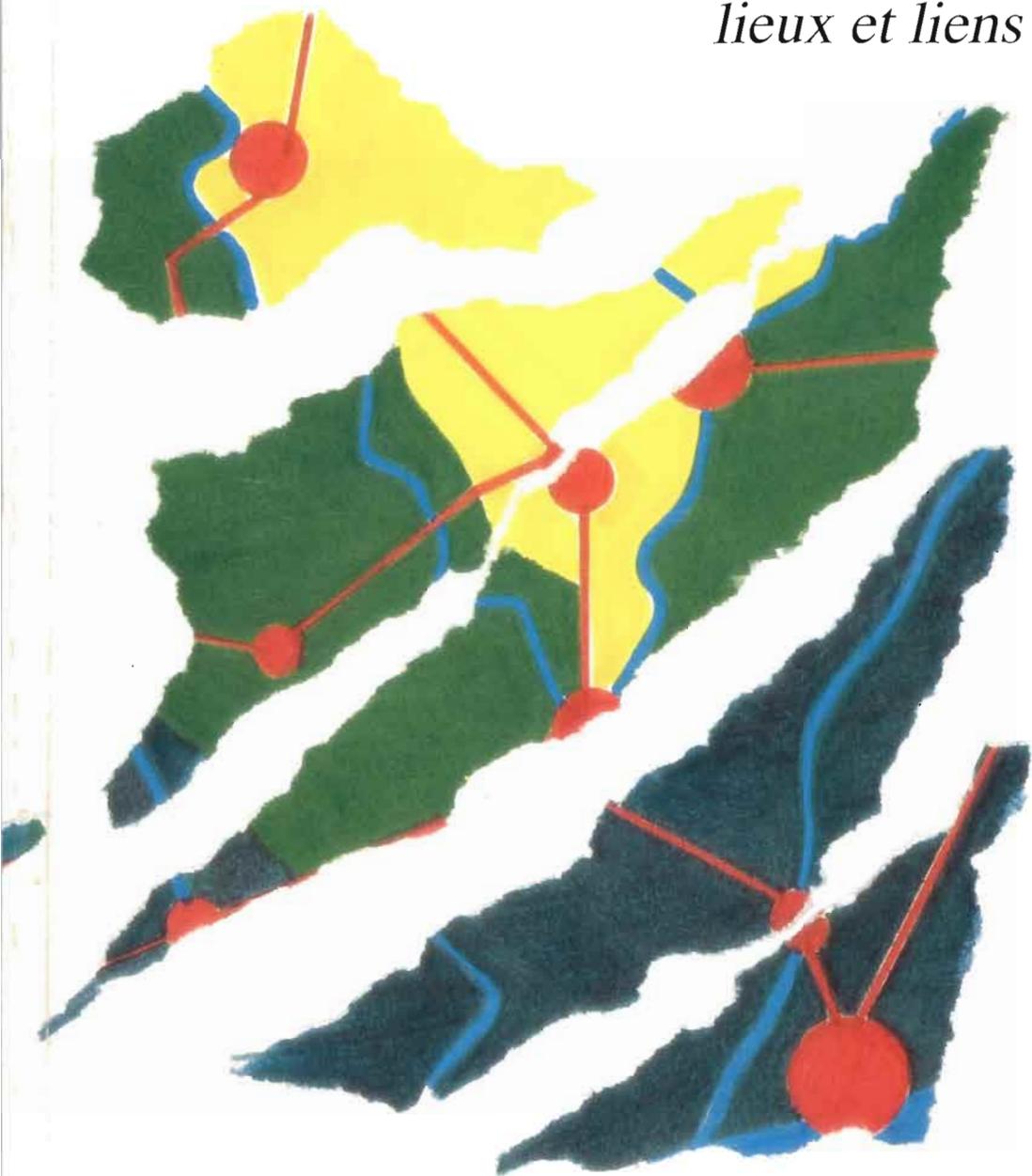
BIBLIOGRAPHIE

- AUGE (M.), BOUTILLIER (J.-P.), ETIENNE (P.), LE PAPE (M.), SCHWARTZ (A.), 1968 — Temps et développement : quatre sociétés en Côte d'Ivoire. *Cahiers ORSTOM, Sér. Sci. Hum.*, Vol. V., n° 3, Paris, 90 p.
- BERNARDET (Ph.), 1978 — *Analyse quantitative et qualitative du produit de la production agricole en Afrique noire traditionnelle*. CNRS, Convention n° 6280, Rap. d'activité, Paris, 92 p., multigr.
- GEORGES (M.), GOUET (M.), 1961 — *Emploi du temps du paysan dans une zone de l'Oubangi Central, 1959-1960*. B.D.P.A., Paris, 108 p.
- GOUROU (P.), 1983 — *Terres de bonne espérance, le monde tropical*. Plon, coll. Terre Humaine, Paris, 455 p.
- GUIAVARCH (Y.), 1978 — *Le jardin traditionnel du paysan haïtien, base du développement agricole*. Mémoire de fin d'études. I.N.P.S.A., Dijon, 115 p., 22 annexes, multigr.
- GUILLARD (J.), 1965 — *Golonpui. Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun*. Mouton, Paris, La Haye, 502 p.
- HUYSECOM-WOLTER (Cl.), DE SMET (R.-E.), 1972 — *Enquête de Fuladu 1959 : L'emploi du temps paysan dans un village Zande du nord-est du Zaïre*. C.E.M.U.B.A.C., Bruxelles, 369 p.
- PELISSIER (P.), 1979 — Le paysan et le technicien : quelques aspects d'un difficile face-à-face, in : *Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale*. Actes du colloque de Ouagadougou (4-8 déc. 1978), *Mémoires, ORSTOM*, n° 89, Paris : 1-8.
- RAISON (J.-P.), 1979 — Les modèles d'intervention et leurs objectifs. Rapport. Réf. *idem* : PELISSIER : 281-286.
- SANTOIR (C.), 1976 - *Les sociétés pastorales du Sénégal face à la sécheresse (1972-73). Réactions à la crise et degré de rétablissement deux ans après. Le cas des Peul du Galodijina*. ORSTOM, Dakar, 48 p. multigr.

- SAUTTER (G.), 1975 — Une enquête exemplaire : l'emploi du temps agricole en pays Zande. *Etudes Rurales*, n° 60, EHESS, Paris : 73-88.
- SAUTTER (G.), 1981 — Ambiguïté des temps qualifiés dans les agricultures de subsistance et de transition. in : *Temps libre*, 4, hiver. Association Temps Libre, Paris : 27-38.
- SCHLIPPE (P. de), 1956 - *Shifting cultivation in Africa*. Routledge and Kegan Paul, London, 304 p.
- SILVESTRE (V.), 1974 — *Masaka au Rwanda ; contribution à l'étude de la colonisation planifiée des terres neuves en Afrique*. Thèse de 3^e cycle, EHESS, CNRS, Paris. 604 p., multigr.
- TOURE (O.), ARPAILLANGE (J.), 1986 — *Peul du Ferlo*. Impr. Jacques London, Paris, 77 p.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières